

DE LA VRAIE NATURE DES CHRONOMÈTRES L'ŒUVRE AU NOIR: UN ROMAN HISTORIQUE HORS DU TEMPS?

Philippe-Jean CATINCHI
Université de Lyon

Dans le constant souci d'"étiqueter" l'œuvre de Marguerite Yourcenar, *L'Œuvre au Noir* se trouve aisément reconnu comme un roman historique plus sûrement qu'aucun autre texte que l'on peut rapprocher du genre (*Mémoires d'Hadrien, Denier du rêve, Le Coup de grâce*). L'auteur lui-même n'a pas récusé cette simplification, commode et peu impliquante. Mieux, elle a livré les pistes de sa méthode de reconstitution du passé, plus subtilement suggestive sur la résurrection d'un verbe obsolète¹ que dans la simpliste "solution des jeux" que propose une Note de l'auteur, orientant la recherche de clés avec trop de sûreté pour qu'on n'y prenne garde (*OR 837-850*).

Il est clair que la réalité du roman historique tranche sur l'actualité du présent de composition. Cependant l'élection d'un temps et d'un espace dans un passé révolu ne peut suffire à ancrer le personnage romanesque dans une dimension réellement historique. Encore faut-il qu'une exemplarité de l'attitude ou, à l'inverse, la valorisation de sa différence intègre le héros à l'Histoire de son temps.

Personnage fictif de l'univers européen du seizième siècle, Zénon doit incarner les tentations culturelles et mentales de ce temps. Qu'il les assume ou les dépasse, il doit en transmettre les enjeux, en dire l'urgence comme le danger. Il y est aidé par nombre de figures secondaires, qui, en illustrant d'autres voies possibles, d'autres aventures radicales ou des frilosités prudentes, renforcent l'originalité, l'unicité du parcours de Zénon, tout en complétant astucieusement la peinture du Temps.

Pour atteindre la nécessaire crédibilité du roman historique, *L'Œuvre au Noir* doit donc vérifier quelques principes liminaires:

¹ Ton et langage dans le roman historique, NRF n° 238, octobre 1972, repris dans *Le Temps, ce grand sculpteur*, Gallimard, 1983, pp. 29-58.

- écarter l'anachronisme, indice d'une conception carton-pâte de l'Histoire; parallèlement prohiber le pittoresque gratuit et l'archaïsme pédant, naïves facilités d'écriture qui maintiennent en fait à distance le cadre chronologique de référence.
- intégrer le(s) personnage(s) au monde réellement attesté de l'Histoire par la touche subtile d'un vocabulaire contrôlé², par l'apparition dans le champ de figures emblématiques du temps, formule dangereuse pour les contacts directs avec le héros fictif (Marguerite d'Autriche, Lorenzaccio, Catherine de Médicis), plus souple lorsqu'il ne s'agit que d'évocation rapportée (de Chabot de Brion, premier repère de l'œuvre, jusqu'aux illustres martyrs d'une nation qui s'invente, Egmont et Hornes), la plausibilité tient alors lieu d'attestation lorsque le romancier relaie le chercheur.
- livrer les indices clairs d'une chronologie de la narration qui permettent l'élaboration d'une vision classique, "historique", de l'aventure des personnages. Ce travail vient d'être tenté avec un certain bonheur par Georges Dottin qui établit en trois pages une "vraie fausse" chronologie du roman³. Ce repérage patient et globalement fiable contredit cependant dans sa démarche le projet de l'auteur, puisqu'on y lit avec une grande clarté un montage savamment dissimulé et enfoui, preuve s'il en est que le monde yourcenarien s'appuie sur l'histoire sans jamais accepter de la servir.

Si un constat s'impose en effet dans le roman, c'est la disqualification de la date, signe convenu d'étalonnage du Temps, quelque soit le calendrier de référence.

Nombre d'actions historiques sont mentionnées dont le millésime est tu. Les toutes premières pages du roman en offrent d'abondantes et significatives illustrations:

² Mais l'univers mental seul permet d'établir l'utilité de certains vocables: "Les trois ecclésiastiques mis en cause dans *L'Œuvre au Noir* ne parlent pas la même langue, et aucun des trois ne *sait* tout à fait, ou du moins *n'emploie* tout à fait, celle de Zénon. (TGS 49. C'est l'auteur qui souligne).

³ Chronologie historique et chronologie romanesque dans *L'Œuvre au Noir*, in *Roman 20-50*, n° 9, mai 1990, pp. 7-16.

Pavie (p. 560), 1525; l'affaire de Sinigaglia (p. 566), 1502; la ligue de Cambrai (p. 566), 1508; la paix de Cambrai, évoquée (p. 559), puis nommée explicitement (p. 587), 1529.

Ce parti-pris ne se démet pas au fil des pages et les batailles (Cérisoles, pp. 647 et 659; 1544), les sièges (Sienne, p. 661; 1555) ou leurs issues diplomatiques (Crespy en Laonnois, p. 730; 1544) jalonnent le texte en indices cryptés.

Pareillement le renouvellement des acteurs du temps ou les disparitions remarquables (le roi Valois Henri II, p. 668; 1559, ou les comtes d'Egmont et Hornes, p. 741; 1568) sont évoqués sans être intégrés à l'intrigue et éclairent surtout d'un jour particulier les convergences entre personnage de fiction et figure de l'Histoire réelle. La similaire marginalité de Zénon et de la Reine Mère comme la douloureuse compassion du prieur face aux malheurs du temps soulignent l'habile louvoiement de l'acteur comme l'exemplaire résignation du spectateur. De la toile de fond, les éléments historiques glissent insensiblement vers une mission plus secrète, l'intériorisation des personnages de fiction. Et ces cailloux blancs qui nous permettent, nouveaux Poucets, de retrouver le chemin de la chronologie officielle n'offrent finalement qu'un intérêt ludique où la satisfaction du décodage prime largement l'intérêt de la trouvaille.

Car l'événement n'intéresse pas Marguerite Yourcenar.

Un seul fait est explicitement fixé: la fin de Zénon annoncée pour "un certain dix-huit février 1569" (p. 827) sans que l'on puisse affirmer qu'il soit confirmé lorsque nous abandonnons le héros au terme du chapitre – et du livre (puisque le suicide est perpétré au soir du 17 février).

Curieux jalon, hapax d'une improbable exactitude.

D'autant que les quelques – rares – dates qui apparaissent au fil des pages ne disent aucune des priorités de l'événementialité du temps. La date-phare, cristallisation idéale des fractures religieuses et politiques qui "font" les Temps Modernes, n'a pas droit de cité.

Ni l'épisode de l'anabaptisme à Münster, ni la vague iconoclaste des provinces flamandes ne sont clairement repérés; or ils sont au cœur même de l'intrigue comme des clivages mentaux qu'observe Zénon. Si les mots "peuvent servir comme un clou à fixer une date", ce qui légitime leur éventuel emploi ("Ton et langage"..., *TGS* 47), le signe officiel et conventionnel de la datation ne bénéficie jamais du même privilège.

Donné avec imprécision – "vers 1541" (*OR* 600), "vers 1539" (p. 601) – le nombre renvoie à une réalité suspecte:

on mit à son compte cette invention [...] qui disait-on, l'avait enrichi (p. 600)

Quelle prudente avance! parfois confirmée:

Mes travaux balistiques me valurent en Barbarie l'amitié de Sa Hautesse (p. 645)

mais qui ne s'appuie jamais sur la chronologie de l'Histoire.

Donnée sans garantie, l'année n'indique qu'un bruit, une rumeur, un espace de datation relative: la réception à Bruges d'un opuscule sorti des presses lyonnaises de Dolet donne la limite tardive de la composition mais quel délai a demandé l'acheminement vers les Flandres du traité anatomique? Le calendrier n'est assurément pas fiable et Zénon était alors peut-être occupé à de toutes autres recherches. 1541 coïncide avec un échec impérial de Charles Quint contre Alger; est-ce suffisant pour affirmer la part de Zénon à l'action authentiquement historique de Barberousse?

Lorsqu'elles ne demeurent pas floues les fixations chronologiques sont gratuites: la peste de 1549 à Cologne n'est pas fruit de la rigueur du chercheur mais plausible péripétie d'un cycle épidémique endémique. Donner un repère pour des cataclysmes d'origine météorologique – pluies, crues, disette, famine – "fourriers d'une calamité plus terrible" (p. 629) ne confère aucun indice historique. L'allégorie de la Peste visitant ses victimes avec des sollicitudes de complice n'a que faire d'un ancrage précis dans le siècle. Le gage repéré se révèle inopérant.

Plus radical encore! Certains indices aboutissent à la négation de l'étalement humain.

La rencontre crépusculaire des charbonniers d'Houthuist (pp. 584-585) rend incongru et finalement absurde le renvoi au Temps de l'Histoire:

Peu leur importait qui régnait sur les Flandres, ou si c'était l'an 1529 de l'incarnation du Christ (p. 585)

disqualification explicite à travers le calendrier des codes politiques et religieux de référence.

La même futilité réapparaît lors de la terrible introspection du Zénon de "L'Abîme". Le millésime que découvre l'alchimiste sur une poutre du plafond de sa chambre – 1491 – n'atteste rien; il s'agit d'un bois réemployé. Il ne fixe pas plus l'âge de la charpente qu'il ne concerne l'existence du héros. Mieux, il sert de prétexte à un jeu de l'esprit permettant l'intrusion soudaine du vingtième siècle, de ses angoisses, de ses tournants, opposant à la fin du

monde médiéval (pour l'heure l'Amérique n'a pas été atteinte par les caravelles de Colomb) l'incertitude d'un monde cerné par l'obscurantisme totalitaire (1941: l'année de la mondialisation parachevée du conflit avec la bascule de l'URSS, puis des Etats-Unis dans la béante horreur). Ce jeu qui se fait vertige, ce palindrome satanique achève de nier la valeur des étalonnages humains, et l'Hégire (p. 702), l'ère de Khosroès (p. 702), l'incarnation du Christ (p. 701) sont autant de leurres pour apaiser l'angoisse humaine, imposer une lecture du monde, aliéner la liberté cosmique de l'Être.

[...] il en était du temps comme du grain de chène: [Zénon] ne sentait pas ces dates taillées de main d'homme. La Terre tournait ignorante du calendrier julien ou de l'ère chrétienne, formant son cercle sans commencement ni fin comme un anneau lisse. (pp. 701-702)

La vanité de l'Homme n'égale que sa présomption. Zénon n'en fut pas dupe

Dès son jeune temps, la méditation des philosophes antiques lui avait appris à regarder de haut ces pauvres six mille ans qui sont tout ce que juifs et chrétiens consentent à connaître de la vénérable antiquité du monde, mesurée par eux à la courte durée de la mémoire de l'homme. (p. 764)

Ce mépris affiché pour l'étroit temps historique – de fait le temps de l'écriture humaine, ce qui est l'exacte définition de la notion d'Histoire – conduit à la perturbation, par jeu, de l'unité de compte: le millésime ne signifie rien, le lustre remplace l'année et cinquante-neuf ans se métamorphosent en "onze ou douze lustres" (*ibid.*) – l'imprécision s'accroît avec l'apparition du *ou* – tandis que "les myriades de siècles" se résolvent en "une respiration infinie" (*ibid.*).

L'écoulement du temps ne livre aucun message, ne soutient aucune logique, n'assume aucune mission. Loin de peser comme un lingot de plomb, le temps s'atomise comme le mercure (p. 685), se disperse comme le sable (p. 764). Aux métaux précieux du pouvoir comme du savoir succède la roche en désagrégation.

Les heures, les jours, et les mois, avaient cessé de s'accorder aux signes des horloges, et même au mouvement des astres. (p. 685)

La mobilité du jour comme de l'espace abolit les partages, libère le temps, ainsi affranchi des étalonnages humains et même des calculs astronomiques.

La fin des calendriers évacue du roman le temps attendu: celui de l'Histoire. Restent d'autres indices de temporalité, témoins que d'autres chronomètres fonctionnent encore.

Des rythmes naturels au repérage liturgique, sans omettre, participant des deux, la référence culinaire, d'autres codes jalonnent *L'Œuvre au Noir*.

Le temps qu'il fait indique le temps qui passe et au fil des pages nous voyons l'attention scrupuleuse portée aux éléments. Ici le mois cède le pas à la saison, plus susceptible de rendre les mouvements de la nature et leur rythme cyclique.

Le printemps est venteux, animant les étendards guerriers (p. 612) ou fouettant aigrement le voyageur en chemin (p. 699). Transition entre l'endormissement hivernal et la plénitude estivale c'est la saison des ruptures, des renouveaux comme des drames: la nature (p. 606) comme l'humain, mais aussi l'épidémie y reprennent vitalité et vigueur (p. 628). Cet aspect initial en fit même longtemps le début de l'année, ce que l'épisode de Cologne confirme (p. 628). C'est la saison de l'herbe (p. 765), des "champs en fleurs" (p. 568), des rameaux précieux (le premier crime de Cyprien est un vol d'aubépines (p. 732)), de promesse de fraises et de cerises.

L'été est synonyme de chaleur (pp. 615 et 750), de belles journées (p. 764), de nuits tièdes (pp. 608 et 764) où l'aube grise émergeant des brumes (p. 751) abandonne au soleil et au vent sec l'empire du jour (p. 615). C'est le moment roi du temps agricole, des herbes hautes, des coquelicots, des poignées de cerises (pp. 561-62), des causeries sous la treille (p. 623); C'est aussi le temps fort des récoltes et des rites magiques propitiatoires ou maléfiques qui les entourent (p. 582), le moment de la collecte des simples (p. 564), base de l'activité thérapeutique justement évoquée en ces mois de chaleur (pp. 741 et 771), d'insectes bruissants et de sable tiède.

L'automne prolonge l'été en en altérant la chaleur par la fraîcheur du jour (p. 580) et la froideur des nuits (p. 675). C'est le temps des vendanges et des dernières foires, des ultimes transports avant l'engourdissement de l'hiver (pp. 562 et 771).

L'hiver justement, la neige et le givre, le gel et la pluie, la glace et le vent font l'aube blême, la blancheur mortellement froide d'un jour désormais avare (pp. 605, 611, 637-59, 731, 805, 813, etc.). C'est le temps de l'intériorité, du repli, de l'immobilisme. C'est l'envers de l'été: le parloir recueille les quolibets qui n'animent plus la treille (p. 623, les capettes de fourrure

remplacent les jaquettes de soie (p. 625). C'est encore la saison funèbre qui pousse les Adriansen vers Münster (p. 605), voit mourir Henri-Maximilien sur un sol tapissé d'herbe sèche (p. 664), l'incarcération et la fin de Zénon.

Sans que le parcours soit simplement linéaire, l'errance des beaux jours cède peu à peu la place à l'immobilité des nuits froides.

Ouvert dans l'éclat solaire du solstice, le roman se referme sur le noir creuset d'une cellule au cœur d'une blanche froideur de glace.

Si les images ne sont guère originales, elles ont cependant le mérite d'attester le regard aigu porté vers l'extérieur du héros comme de l'auteur. Pour recueillir les indices que l'on vient de rappeler, il faut avoir osé l'errance, choisi l'observation minutieuse du monde, accepté avec humilité l'ouverture sur les règnes et les rythmes de la nature.

Cette observation minutieuse que l'on n'accorde pas aux temps forts de l'Histoire rejoint la société humaine par le biais du temps de l'alimentation. La végétation commande les us culinaires et requalifie ainsi certains codes du temps: prohibé comme jalon d'histoire, le millésime devient le signe d'élection des bons crus. Cette chronologie de substitution est même ironiquement salvatrice: pour avoir choisi le "johannisberg de bonne date" Martin Fugger passe au travers des rets de la Peste (p. 629). Concombres, confitures, fromages blancs et harengs frais (pp. 620-1) disent les moments de l'année et constituent "la grande affaire" (p. 620) dans la maison de Cologne où "une odeur de pâtisserie et d'eau-de-vie de cerise [...] flottait sans cesse" (p. 620). L'anneau lisse sans commencement ni fin trouve ici une réalité matérielle si capitale qu'elle en supplante l'autre cycle annuel, qu'elle double scrupuleusement (oie de Noël, galette des Rois, pp. 625 et 797), celui de la liturgie. Pieusement observé, ce cycle n'est jamais aussi valorisé.

Exquise (p. 596), inégalable (p. 826), réconfortante (p. 596), la cuisine est l'affaire des femmes, de celles qui oublient les affaires du monde. De la tante Godeliève à Wiwine sa parente, de Salomé Fugger à la vieille Greete, sans omettre Sign Ulfsdatter, la si étonnante dame de Frösö: toutes dispensent ainsi un réconfort, assurent un havre furtif où le siècle n'a pas prise. Aucun risque de contamination du temps politique et religieux qui nuancerait l'équilibre quasi magique de ces rites. Même la suggestion de Philibert à Martha:

Il importe que le courrier ne reparte pas les mains vides. Vous avez sûrement des provisions de bouche à envoyer pour le carême (des pâtés de poisson feraient l'affaire) [...] (pp. 810-11)

ne suffit pas à ranger la cupide épouse au rang des magiciennes du cycle culinaire; outre qu'elle ne met pas explicitement la main à l'ouvrage, avec le carême, c'est le temps de l'Eglise et des rites sociaux qui l'emporte sur le lien Nature-Cuisine.

Car le temps culinaire est le lien légitime de la nature à l'homme, il en garde l'apaisante innocence, la modestie discrète, plus encore – le sens de l'immuable.

Seule la vie immobile au cœur de la société des hommes requalifie le calendrier religieux mais le cycle liturgique n'est pas seul en cause alors et le temps de l'Eglise se trahit comme un temps social avant tout.

- Si la Toussaint est évoquée, c'est pour rythmer l'échange marchand (p. 567, foire de Lyon) non pour magnifier le temps de l'oraison; au contraire Martha refuse ce jour-là de prier pour son père (p. 627)!
- L'Avent est un autre rendez-vous manqué de la spiritualité: le prêtre renonce à prêcher les sermons (p. 722).
- Noël sert de cadre à la très profane liaison de Zénon et Jeannette Fauconier (p. 578). Pour le reste, la fête semble une référence vide: on ferme les hospices charitables (p. 774) et l'on hâte les exécutions capitales (p. 786) par une bien malicieuse ironie avant ce jour rédempteur.
- L'Épiphanie est plus favorable aux actions généreuses mais le résultat n'est pas à la hauteur de l'intention et la part de galette offerte par Greete n'atteint pas Zénon prisonnier: le secours des cuisinières n'a pas de ces magies! (p. 797)

Les autres renvois au calendrier ne prétendent même pas rappeler de message évangélique :

- la fête du Saint-Sang, déjà banalisée par l'absence de rupture qui la caractérise – Zénon se comporte ce jour-là "comme d'habitude" (p. 707) – n'est mémorable que pour une altercation entre un officier et une maquerelle ...
- moins ironiquement la Sainte-Agathe (p. 776) et la Sainte-Lucie (p. 777) – bonté et lumière – scandent la grossesse d'Idelette, mais la grâce des deux martyres ne permet qu'une "bonne et pieuse fin" (p. 786) à celle qui les rejoint au rang des humaines victimes.

- Saint-Martin et Saint-Michel sont les références d'un échéancier qui régit aussi bien les mercuriales (à Dranoutre, p. 592) que les fermages (à Oudebrugge, p. 770), voire même les contrats de mariage (projet de la dame de Frösö, p. 696).

Si l'historien reconnaît la profonde validité dans les sociétés traditionnelles de ce contrôle de l'usage marchand sur le temps religieux, il n'en demeure pas moins accablant de voir un temps social dépourvu de sa vocation d'exemplarité (*exit* le saint patron), de son rythme festif, pour ne conserver que la froide mission de l'échéancier quand il échappe au détournement ironique.

Une seule exception mais elle dépasse le cadre du monde social: la Saint-Jean, cette "nuit claire qui ouvre l'été" (p. 582), appartient moins au calendrier des hommes qu'au rythme cosmique qu'ils ont délaissé. C'est cette date rendez-vous qui lance Zénon vers le Nord "pour observer par soi-même les effets du jour polaire" (p. 666). Réconciliant l'errance, l'observation du monde, l'exercice de la médecine et la parfaite harmonie de la chair, cette parenthèse s'impose comme exemplaire mais unique, à l'image de la rareté du solstice et de l'éphémère plénitude qu'il désigne.

Rien d'étonnant dès lors que ce soit du fin fond de cette ouverture scandinave que Zénon devine le fils qui le prolongerait; le durable asile (p. 796) qu'il refusa naguère devient en songe un château magique (p. 795). L'enfant possible contemplant son père halluciné n'est sans doute qu'une nouvelle variante de cette

espèce de miroir qui condens[e] la condition de l'homme à travers ces séries d'événements que nous appelons l'histoire (YO 171)

Mais cette formule lancée à Matthieu Galey pour définir *L'Œuvre au Noir* trouve ici sa limite car les événements sont ici dépassés, l'Histoire laissée hors-jeu et le temps qui rythme la narration gomme paradoxalement la référence historique par la surenchère de sa mise en scène, piège et délice pour érudits. C'est à ce prix que peut s'imposer la vraie nature du seul chronomètre qui vaille: celui de la nature où le cycle dit moins les changements successifs que l'immutabilité ultime.

Abandonnant aux politiques et aux marchands (donc à la vie immobile et recluse où triomphe la froideur hivernale) le temps social qui nie la contemplation et l'expérimentation du monde, l'auteur salue d'autres

références possibles, difficiles à percevoir comme à formuler sans banalité ou artifice, mais somme toute indispensable révérence de Yourcenar au Monde martyr de l'Homme.